

LE PROPAGATEUR

VOL. I.

OCTOBRE 1904.

No. 10.

SOMMAIRE : Chronique mensuelle. — Louis Veuillot. — Le Ministère pastoral auprès des pêcheurs. — La martyre de la Foi. — Dans l'Eglise et hors de l'Eglise (*suite*). — Méthodes et formules pour bien entendre la messe. — La Béarnaise.

CHRONIQUE MENSUELLE

Le prestige du Pape, un salut au drapeau pontifical, une soumission consolante. — Une opinion républicaine sur le cabinet Combes. — Une parole du testament Lavigerie. — A propos de Waldeck-Rousseau : Le Père Maumus et M. de Mun. — Le chant de Botrei à la foi bretonne et galloise. — La tolérance des anglais. — L'archevêque anglican de Cantorbury à Québec. — Ce qu'il faut entendre par tolérance. — Le successeur de Lord Minto, Lord Grey. — L'expédition du capitaine Bernier vers le Nord. — L'idée chrétienne, leçon de dévouement. — La quinze centième nuit de l'Adoration Nocturne. — Les fêtes de Notre-Dame de Lourdes et de la Consécration des ouvriers à l'église Notre-Dame, Marie et le Sacré-Cœur. — Au Cap de la Madeleine, le 12 octobre. — Nos morts.

La guerre malheureuse que le gouvernement Combes fait à l'Eglise n'empêchera pas la Providence de Dieu de conduire les destinées humaines. Nous sommes certains, par la foi, que Rome triomphera tôt ou tard, sous une forme ou sous une autre. La parole du Christ nous en est un garant : *non praevalent*, ils ne prévaudront point.

Le prestige du Pape s'affirme toujours en dépit de toutes les luttes qu'on fait à l'Eglise.

Récemment, comme le paquebot qui portait le Cardinal Vanuelli, délégué en Irlande, passait devant certains navires anglais, les canons du roi Edouard saluèrent l'oriflamme pontifical. On a remarqué que c'est la première fois, depuis 1870, que le drapeau du Pape est salué par des navires de guerre.

D'ailleurs, en France même, la crise dite de l'*affaire des évêques* n'a pas amoindri Rome dans la considération des hommes qui pensent, bien au contraire.

Ceux-là mêmes qui se disent indifférents aux choses de la foi reconnaissent que, dans sa *rupture* avec le Vatican, le cabinet Combes a fait preuve de déloyauté et de mauvaise foi, tandis

qu'à Rome, Pie X et le Cardinal Merry Del Val ont pour eux la dignité et le bon sens.

M. Combes a voulu protéger *contre* Rome deux évêques malheureux. Il voulait pêcher en eau trouble. Mais à la fin, les évêques de Dijon et de Laval ont compris qu'ils étaient en vilaine posture sous la tutelle de l'apostât; ils sont partis pour Rome, et ils ont, sur l'avis du Pape sans doute, résigné leurs sièges.

“ Si du devoir il est beau de ne jamais sortir ”,

en un sens il est vrai d'ajouter :

“ C'est plus beau d'y rentrer avec le repentir. ”

Comme conclusion pratique, M. Combes n'aura pas son petit *schisme*. Il s'en consolera hélas! en précipitant la ruine des institutions qui firent pendant des siècles l'honneur et la force du pays de nos pères.

“ Ce qui caractérise le mieux, écrivait naguère un rédacteur de la *République Française*, M. Paul Bosq, ce qui caractérise le mieux et différencie surtout de ses prédécesseurs ce ministère Combes, dont les quotidiens exploits alimenteraient inépuissablement les Annales d'un Tacite, c'est son persistant effort à tout abaisser: mœurs, consciences, caractères, pour tout ramener à son niveau. Lorsque la France secouera enfin ce cauchemar et se libèrera par un haut-le-cœur victorieux, les ruines mêmes de ce qui fut notre honneur auront peut-être péri. ” Or, notez bien que la *République Française* n'est pas cléricale. Ce journal fut fondé par Gambetta et compte parmi ses directeurs politiques actuels des républicains anti-cléricaux comme Méline, Ribot et Deschanel.

Avouons que ce n'est pas gai, là-bas!

Le grand cardinal Lavigerie — il *grande cardinale!* disait un jour Léon XIII — avait bien raison d'écrire dans son testament: “ La paix, la gloire, la vie même de la France sont étroitement liées à sa foi catholique et, par conséquent, à sa fidélité envers le Saint-Siège. . . ”

Ce testament, on vient d'en parler au long dans la presse d'Europe. La suprême parole de ce grand homme d'Eglise, qui fut aussi un grand patriote, donne une vigoureuse leçon aux chrétiens trop faibles et trop veules! Sera-t-elle entendue?

C'est un dominicain, le Père Maumus, qui a tenu, au dire du *Figaro*, à réciter les dernières prières sur la tombe de Waldeck-Rousseau. Il fut, paraît-il, le confident de l'ancien Président du Conseil et "il savait ainsi mieux que personne, à quel point la pensée du défunt ministre a été travestie et sa loi torturée." Mis en cause, le Père Maumus a écrit d'Annecy (15 août) qu'en effet M. Waldeck-Rousseau ne voulait pas accumuler tant de ruines. "Il voulait, explique-t-il, pour parer à la poussée jacobine qu'il prévoyait, donner un état civil et la protection des lois à quatre-vingt mille congréganistes."

Ce n'est pas l'avis de M. de Mun qui s'en exprime, avec son ordinaire franchise, dans les lignes que voici :

"Il n'était pas besoin d'être bien clairvoyant pour savoir, en 1901, ce que portait en elle la loi de M. Waldeck-Rousseau.

Le jour où elle fut votée — me permettra-t-on ce souvenir? — je dis au Président du conseil: "Je vous attends à l'exécution de la loi; vous serez obligé de suivre jusqu'où il voudra vous traîner le flot que vous avez déchainé."

M. Waldeck-Rousseau, il est vrai, s'est dérobé à sa destinée. Il a mieux aimé regarder passer le flot qu'il n'a ni voulu suivre, ni pu maîtriser, et devant lequel M. Combes, d'un geste, renversa les fragiles barrières de son éloquence.

En quoi paraît ici le génie de l'homme d'Etat? De quelque manière qu'on tourne les choses, le dilemme demeure inflexible.

Où M. Waldeck-Rousseau voulut la persécution dont il donna le signal et forgea l'instrument, ou il ne sut pas la prévoir. Dans les deux cas, il en demeure responsable, ayant livré l'arme redoutable du pouvoir suprême aux pires ennemis de la religion et de l'ordre social.

C'est pourquoi s'il convient de saluer respectueusement sa tombe, je ne vois point qu'il y ait sujet de louer sa mémoire.

J'en étais là dans mes réflexions quand, à la porte de mon logis, je rencontrai un cultivateur de mes amis, l'un des mieux au courant des affaires publiques. Il me dit, en montrant les journaux: "Notre ennemi est mort! Que Dieu lui fasse miséricorde!"

Ce paysan me parut avoir plus de sens que beaucoup de souverains et de journalistes.

De nombreux pèlerinages français s'organisent pour aller témoigner à Rome que toute foi n'est pas morte au pays du Dieu de Clotilde. Et du fond de la Bretagne, à Carnarvon, le 31 août, Botrel, le barde chrétien, que le Canada n'a pas oublié, chantait

aux 10,000 délégués des Bretons et des Gallois la *préparation de l'avenir* :

Chantons en chœur, à la galloise, à la bretonne,
Les viriles *chansons* de nos communs aïeux;
Puisque le même sang dans nos veines bouillonne
Puisque le même rêve habite dans nos yeux.

Préparons l'avenir, frères, des deux Bretagnes
En qui nous conservons un Espoir infini;
Car nous avons la Foi qui commande aux montagnes,
La Foi qui fait flotter les *anges de granit* (1).

La vieille foi bretonne et la vieille foi galloise ou irlandaise sont bien sœurs en effet. En Irlande, on a fait fête au Cardinal Vanutelli, délégué du Pape Pie X. Ajoutons que l'Angleterre n'est plus aux jours sombres de l'ostracisme. Son respect de la liberté des gens, au moins dans le domaine de la pensée, s'affirme de plus en plus. Elle a considéré les fêtes d'Armagh d'un œil plutôt sympathique.

Ce sentiment de large tolérance, dont font montre un si grand nombre d'anglicans à l'égard des *roman catholics*, paraît prendre sa source au sein d'une sympathie fort voisine de la conviction de l'âme. Il n'y a pas à le nier, l'église anglicane revient lentement au giron de la véritable Eglise. Et de cela assurément, nous canadiens, nous avons spécialement lieu de nous réjouir.

Ces dernières semaines, l'archevêque anglican de Cantorbury, le premier dignitaire de son église après le roi, était à Québec, dans cette cathédrale anglaise qui fut jadis l'église des Récollets. Le noble lord a rendu un beau témoignage "à l'ardente foi qui animait, aux âges héroïques de notre histoire, les Brébeuf, les Lallemand et les Jogues." "L'endroit où nous sommes, s'est-il écrié, est intimement associé à l'histoire de ces hommes, dont la manière de présenter les vérités chrétiennes peut ne pas nous convenir, mais dont l'œuvre apostolique brille du plus vif éclat."

Quelques catholiques, peu éclairés, se permettent de citer la largeur d'esprit de nos frères séparés comme un modèle à imiter.

(1) Allusion à une légende de Bretagne. E. J. A.

Qui ne voit pourtant, en y réfléchissant, que la règle de foi catholique qui ne reconnaît qu'une seule Eglise ne saurait avoir un modèle dans la règle de foi protestante qui affirme, elle, que toutes les confessions chrétiennes sont bonnes, puisque chacun est admis à interpréter l'Écriture Sainte et la loi de l'Évangile à sa guise. Nous devons être respectueux de la bonne foi des personnes sans doute, mais en face de l'erreur doctrinale nous ne pouvons être qu'intolérants. Tolérer l'erreur comme doctrine c'est déjà une erreur. Un catholique ne peut sortir de là.

* * *

Il va sans dire qu'il nous est permis du reste de respecter les individus — c'est même un devoir — surtout ceux qui sont constitués en dignité.

A Lord Minto succèdera bientôt Lord Grey, le propre frère de Lady Minto, qui vient d'être nommé Gouverneur Général du Canada.

Ce personnage aura droit à tous nos égards. Dans la sphère de ses attributions nous n'aurons qu'à l'honorer. On le sait, d'après la constitution, ce représentant du roi n'aura qu'à signer les actes de ses ministres responsables. Car, c'est assez curieux mais c'est ainsi, nos *gouverneurs* ne doivent pas *gouverner*; ce sont plutôt des vice-rois constitutionnels, ils *règnent* mais ne *gouvernent* pas.

* * *

Le capitaine Bernier est enfin parti pour les régions polaires, avec quarante hommes, à bord de l'*Arctic*. Un médecin et un journaliste — où ces derniers ne vont-ils pas? — accompagnent l'expédition. On emporte en magasins pour plus de \$100,000 de provisions. Le voyage doit durer trois ans. Ravitailler certains *postes* avancés, percevoir certains droits, visiter plusieurs possessions, reconnaître peut-être des terres nouvelles, enfin observer les phénomènes météorologiques et climatériques des régions glacées: tels sont les buts de l'expédition.

Je n'ai pas lu qu'on ait un prêtre à bord, bien que je sache qu'il en a été question. Pourtant c'eut été un acte de prudence chrétienne.

* * *

L'idée chrétienne est en effet une idée éminemment préservatrice tout autant qu'elle est supérieurement civilisatrice.

Au congrès pédagogique qui s'est tenu à Sherbrooke, en août dernier, les conférenciers, en s'adressant aux deux cents maîtresses d'école assemblées, ont tous insisté sur le *dévouement* si nécessaire aux laborieuses fonctions de l'institutrice. Or qu'y a-t-il de meilleur, comme école de dévouement, que la religion bien comprise et bien pratiquée?

* * *

On a célébré à Notre-Dame de Montréal, le 13 septembre, la quinze centième nuit de veille de l'*Adoration Nocturne*.

On permettra, je l'espère, au chroniqueur que je suis, de remarquer que cette œuvre de l'*Adoration Nocturne* à Montréal est due à l'initiative du Directeur du Propagateur, M. L. J. A. Derome. L'œuvre est née en 1881, avec l'approbation du regretté Mgr Fabre, qui aimait tant les pieuses et belles cérémonies, et sous la direction spirituelle du prédicateur à l'âme ardente et à la parole si chaude que fut le défunt Monsieur Martineau, P. S. S.

Et voilà que, durant quinze cents nuits déjà, les membres de l'*Adoration Nocturne* ont monté la garde devant le Saint Sacrement.

Certains catholiques haussent les épaules peut-être et demandent: à quoi bon?

Etrange aveuglement! Les œuvres de prière et de vie contemplative sont souvent le paratonnerre qui préserve de la foudre du ciel. Les "*adorateurs*" font peut-être ce qu'eurent fait les *dix justes* à Sodôme? Ils empêchent de tomber le feu du ciel, lequel d'ailleurs purifierait tant de choses!

* * *

Une statue en bronze doré de la Vierge Immaculée — un autre puissant paratonnerre! — a été naguère (le 11 septembre) placée au sommet du portail de l'église de Notre-Dame de Lourdes à Montréal. C'est le nouvel évêque de Joliette, Mgr Archambeault, qui a présidé le *dévoilement*, devant 10 à 12 mille personnes, au milieu des pompes d'une splendide cérémonie.

M. Richard, prêtre de Saint Sulpice, a donné à cette occasion un superbe sermon, dans lequel il a démontré que l'Immaculée Conception est le principe des grandeurs de Marie, qu'elle est la source des triomphes de l'église et qu'enfin elle est une forme de dévotion qui fut toujours chère à nos anciens.

* * *

Léon XIII, de glorieuse mémoire, a dit un jour que Montmartre et Lourdes — le Sacré Cœur et Marie — sauveraient la France!

Tandis que sur la rue Sainte Catherine on venait d'invoquer la Vierge de Lourdes, l'un de ces dimanches de septembre, à Montréal également, dans la bonne église Notre-Dame, quinze mille ouvriers de la grande ville, répondant à l'invitation si justement opportune de Mgr l'archevêque, assistaient à une inoubliable cérémonie, écoutaient la parole persuasive du prêtre le plus admirablement prêtre que je connaisse — M. Lecoq, supérieur de saint Sulpice — et enfin consacraient au Sacré-Cœur de Jésus leurs travaux et leurs peines.

“ Y a-t-il au monde, s'est demandé Mgr Bruchési en parlant à “ ce peuple d'ouvriers, une ville où pourrait se célébrer une fête “ religieuse du travail comme celle que vous célébrez aujourd'hui ? ”

Et l'éloquent archevêque répondait par ce mot qui restera dans l'histoire, je pense, à l'honneur de la population canadienne-française de Montréal, en 1904: “ Je ne le crois pas. ”

Nous ne croyons pas en effet, grâce à Dieu, que nulle part ailleurs on puisse, plus librement qu'au Canada, honorer publiquement le Sacré-Cœur de Jésus et l'Immaculée Vierge de Lourdes!

* * *

C'est elle, la Bonne et Sainte Vierge, que Son Excellence le Délégué Apostolique va couronner — suprême honneur accordé par le Saint Père — dans la superbe statue, dite la Madone du pèlerinage, au cap de la Madeleine, le 12 octobre prochain. On prépare là de grandes fêtes, nous en reparlerons.

* * *

Ces semaines dernières, on annonçait la mort de M. l'abbé Maheu, autrefois de Québec, et hier, on faisait à Lévis les funérailles de M. l'abbé Beaulieu, ancien professeur de cette importante maison de Lévis, que tous connaissent et apprécient.

J'en suis au quarante-huitième décès de prêtre, annoncé aux lecteurs du Propagateur, depuis janvier dernier. Nous approchons la cinquantaine. C'est terriblement éloquent!

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.

Sherbrooke, 22 sept. 1904.

LOUIS VEUILLOT ⁽¹⁾

AVANT-PROPOS DU TROISIEME VOLUME.

Lorsque j'ai écrit la première page de cet ouvrage, je comptais faire deux volumes; voici le troisième, et ce n'est pas le dernier. Cependant j'ai constamment abrégé et souvent écarté. Mais, tout en me-proposant d'être relativement court, j'ai cédé, sans beaucoup de résistance, je l'avoue, aux exigences de mon sujet. Il y aura quatre volumes.

J'estime qu'il le fallait, car ce n'est pas ici une simple biographie. Je donne en même temps que la vie d'un homme de premier rang, l'histoire, à la fois publique et intime, du mouvement catholique en France durant le XIX^e siècle. A partir de 1840 Louis Veillot y fut très en vue, et même, par *l'Univers*, son rôle remonte à 1833. C'est alors que fut fondé ce journal avec mission de reprendre, dans un esprit bien arrêté de dévouement et d'obéissance au Saint-Siège, l'œuvre de l'école lamennaisienne en ce qu'elle avait de bon et de pratique. Celle-ci — je l'ai rappelé dans mon premier volume — entendait s'appuyer, comme fond, sur les doctrines romaines, puis sur le régime constitutionnel pour défendre les droits de l'Eglise et la liberté religieuse. Le programme était excellent, le but pouvait être atteint, l'homme qui prenait le commandement, Lamennais, avait par sa haute valeur, conquis une grande autorité et groupait autour de lui des collaborateurs pleins de feu et de mérite. Le départ fut brillant. Mais on alla trop loin, on marcha de travers et l'on tomba.

Peu de temps après cette chute, *l'Univers* parut. Il reprit, sans oser le dire, l'idée qui, mal appliquée, avait mal tourné et semblait condamnée. Il affirma doucement les doctrines romaines et accepta timidement le régime établi. La hardiesse et l'éclat manquant, la sage besogne ne porta point de grands fruits. *L'Univers* végétait. Louis Veillot lui donna la vie. Dans ce journal devenu son arme, il continua sur un terrain élargi et dans des conditions nouvelles les luttes que Mgr de Boulogne,

(1) Voir aux annonces.

Bonald, J. de Maistre avaient commencées, chacun à sa manière, dès le temps de Napoléon et de la royauté légitime, contre le gallicanisme, le réganisme et l'esprit révolutionnaire. C'est après ces militants que Lamennais prit la direction ou plutôt la tête du bon combat.

J'ai jugé nécessaire de rappeler tout ce passé, toute cette filiation pour bien éclairer l'œuvre de Louis Veillot de 1838 à 1883 et donner d'exactes notions sur l'histoire du parti catholique: principe, conduite, résultats, depuis le concordat de 1801 jusqu'à la fin du siècle. De là des développements que je ne peux regretter puisqu'ils ont été bien reçus. J'ai continué sur le même plan.

Ce troisième volume, qui commence par "un regard en arrière" sur 1854, va de 1855 — inclusivement — à la fin de 1869. Il se ferme au moment où s'ouvre le concile du Vatican. Ces quinze années ont été marquées, quant aux luttes religieuses, doctrinales ou personnelles et quant aux rapports de l'Eglise avec l'Etat, par d'ardentes polémiques et de graves événements. Louis Veillot a été de tous les combats; il les a tous jugés et quelques-uns ont eu beaucoup d'action sur son œuvre avec contre coups sur sa vie privée.

En 1855, c'était l'Empire autoritaire, s'affirmant catholique, prenant part à des manifestations religieuses, protégeant la souveraineté pontificale et ne cédant le pas à aucune autre puissance. En 1869, c'était l'empire libéral, allié et complice de l'Italie révolutionnaire, ayant donné par une guerre mauvaise la main à Garibaldi et préparant la ruine du pouvoir temporel.

Entre ces deux dates, il y avait eu, par décret impérial, la suppression de l'*Univers*, qui dura plus de sept ans; et, au nom de la loi, la mise hors la loi comme journaliste de Louis Veillot. Cependant on ne lui retira pas tout droit d'écrire et il devint "ouvrier en chambre". Le *Parfum de Rome*, la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, les *Satires*, etc., etc., sont de ce temps-là.

C'est en outre le temps où la guerre entre les écoles catholiques fut poussée le plus vivement et le plus loin. C'est alors que les principaux dirigeants, ecclésiastiques et laïques, du catholicisme libéral, aidés de subalternes portés aux vilaines besognes, et hautement approuvés de tous les ennemis de l'Eglise, firent contre Louis Veillot et son journal une campagne d'écrits non seulement vifs, non seulement virulents, mais injurieux, mais diffamatoires: la guerre au couteau.

J'ai noté, en les résumant, les plus importantes polémiques de cette époque où il y en eut de toutes sortes; où Louis Veillot eut contre lui le gouvernement, les divers partis politiques, les derniers gallicans déguisés la plupart en libéraux, les sectaires religieux, les juifs, à propos de "l'affaire Mortara"; la police, qui l'enveloppa de "frères fileurs" et saisit ses papiers; le théâtre, où Emile Augier le mit en scène et l'insulta avec la permission, sinon sur l'ordre, de Sa Majesté Impériale. Mais si jamais Louis Veillot ne fut plus vilainement attaqué, jamais en revanche il ne fut plus honoré, plus aimé. C'est de partout, et de prêtres et de catholiques de tous rangs, qu'on lui cria: "Nous sommes à vous!"

Dieu merci, ce temps, si dur par divers côtés, fut aussi le temps où le Pape, le grand Pie IX, honora Louis Veillot des plus éclatants témoignages de sympathie, de satisfaction, de "gratitude!" et lui dit: "Vous avez toujours été dans la bonne voie; vous n'en sortirez pas."

J'ai dû, et je l'ai fait de tout cœur, raconter toutes ces choses. J'en ai montré le caractère, la portée, les dessous. On ne donne bien l'histoire qu'en éclairant les coulisses. Je n'y ai pas manqué.

20 mai 1904.

EUGÈNE VEILLOT.



DÉSIR ET CRAINTE DE L'EUCARISTIE. — Marguerite se préparait avec un très grand respect à recevoir le Très-Saint-Sacrement du corps de Jésus-Christ.

Avant de se mettre en oraison, elle enlevait exactement la poussière de sa cellule; car elle disait que le chemin par lequel passent les prêtres qui portent la sainte Eucharistie devrait être recouvert d'or pur.

L'humilité retenait le désir qu'elle avait de communier souvent, et l'ardeur de ce désir même rendait plus vive sa crainte de le faire. Elle s'émerveillait d'abord du contraste qu'elle sentait au dedans d'elle-même.

Le Seigneur lui dit: Ne crains pas, ma fille, et ne t'étonne pas: toute âme qui aspire à recevoir un si grand sacrement devrait être dépouillée de tous ses défauts, elle devrait être pure comme le soleil.

(SAINTE MARG. DE CORTONE, SA VIE).

Le Ministère pastoral auprès des pécheurs

LES STIMULANTS DU ZELE

1. — Stimulants du côté de Dieu.

Dieu désire ardemment la conversion des pécheurs, et c'est à nous de satisfaire ce désir ; — Dieu veut positivement le salut de tous les pécheurs, et c'est à nous d'exécuter cette volonté ; — Dieu a travaillé en personne à l'œuvre de rédemption des pécheurs, et c'est à nous d'achever cette œuvre.

1. *Désir divin à satisfaire.* — C'est tout l'ancien Testament qu'il faudrait transcrire ici pour mettre à jour toute l'ardeur, toute la tendresse de ce désir du cœur de Dieu. Désir qui s'exprime par des sollicitations infiniment touchantes, par des recherches dévouées à l'infini. Pour reconquérir une âme égarée, il n'est pas de démarche que Dieu ne se déclare prêt à entreprendre.

Un exemple entre beaucoup d'autres. Ce Dieu de toute bonté dit dans Jérémie (3 ; 1 sq.) ; *Si dimiserit vir uxorem suam, et recedens ab eo, duxerit virum alium, numquid revertetur ad eam ultra? tu autem fornicata es cum amatoribus multis; tamen revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te.*

Il continue en décrivant ses crimes, et comment conclut-il? au lieu de maudire l'infidèle, il dit: *Ergo saltem amodo voca me: Pater meus!* — Donc, au moins maintenant, à l'heure où tu es indigne, toute flétrie, toute souillée, où personne ne veut plus de toi, dis-moi: Père!

Tout le cœur de Dieu est là. Tout le gouvernement de sa création revient pour lui à conduire à sa fin, sa créature intelligente et libre, et il met dans ce but, à son service, une providence pleine de sollicitude. Mais cette sollicitude devient capable de toutes les tendresses, lorsqu'il rencontre cette créature tombée sur le chemin, malade, mourante, et qu'il espère la relever, la guérir et la sauver.

Or, il faut à Dieu des instruments pour réaliser cette espérance divine, pour satisfaire cette divine tendresse. Cet instrument, c'est le sacerdoce; cet aide nécessaire, c'est moi. En travaillant

ardemment à ce ministère, je fais vibrer tout ce qu'il y a de plus sensible dans le cœur de Dieu.

2. *Volonté divine à exécuter.* — *Vult omnes salvos fieri.* — Il fallait bien qu'un désir si tendre devint une volonté formelle.

Mettons nous en face de cette volonté-là. Prenons les pécheurs d'une paroisse, quels qu'ils soient, quelles que soient l'impiété et l'immoralité de leur vie, quel que soit leur apostolat scandaleux, etc. ; et disons-nous clairement : Dieu *veut* sauver ces pécheurs ! — Nous sommes si souvent pris d'une indifférence glaciale pour ces sortes d'hommes ; nous semblons même nous faire par avance leurs justiciers implacables. Tenons pour certain cependant qu'à l'heure où nous les abandonnons à eux-mêmes, et à l'enfer, Dieu les *veut* au ciel ; et s'ils ne sont pas sauvés, c'est que cette volonté divine n'aura pas trouvé ici-bas le moyen, l'instrument nécessaire pour réaliser son dessein. Priez pour tous sans exception, nous dit saint Paul ; c'est bon devant Dieu parce que *vult omnes salvos fieri*.

Nous ne doutons pas de cela, mais nous avons à le méditer. Une volonté divine est toujours sérieuse et pratique, fin et moyens. Les instruments de salut sont auprès de ceux qu'elle a résolu de sauver. Or, le plus nécessaire de tous ces instruments n'est-il pas le ministère sacerdotal ? Ce ministère sera donc responsable de la non-exécution de la volonté divine.

Notre ministère en effet est comme le point d'application de la volonté divine aux volontés humaines ; si celles-ci ont résisté, n'est-ce pas bien souvent parce que le ministère sacerdotal a été insuffisamment appliqué ? — Réfléchissons souvent à cela.

3. — *Œuvre divine à achever.* — L'œuvre de la Rédemption n'a véritablement pour but que des pécheurs, des déçus, des indignes. Cette œuvre que Dieu avait ébauchée dans l'Ancien Testament, et qu'il a exécutée au Calvaire, il faut l'appliquer dans l'étendue des siècles. Et ce qu'il a fallu à Dieu de bonté, de zèle, de patience, d'efforts, de sang pour ébaucher et exécuter cette œuvre est inénarrable.

Or il est absolument certain que Dieu a résolu d'apporter la même ardeur dans l'application de son œuvre de Rédemption aux âmes, et à chaque âme en particulier. Le Fils de Dieu aspire au salut de chaque âme, comme il aspirait à sa mort sur la croix : *Quomodo coarctor usquedum perficiatur?*

N'est-ce pas cet achèvement définitif, âme par âme, de sa grande œuvre, qu'il a demandé à son Père, pour récompense de

ses travaux et de ses souffrances ? Il dit *Venit hora; glorifica filium tuum*. — Il demande donc d'être glorifié. Il veut la gloire pour son partage. Mais quelle gloire ? Suivez sa pensée : *ut omne quod dedisti ei, det eis vitam aeternam*. — C'est la gloire de voir s'appliquer à tous les hommes sans exception, son œuvre de Rédemption ; la gloire de voir ses travaux et ses souffrances profiter à tous et à chacun. — Que ce que j'ai fait et souffert ne soit perdu pour aucune âme ; que tout âme, dans l'étendue des temps, accepte de moi la grâce que j'ai achetée si cher, et me doive, à moi, sa part de bonheur éternel. — J'ai droit à cette récompense, continue le Fils de Dieu : *opus consummavi; ego te glorificavi!* Gloire pour gloire, ce sera justice.

Eh bien ! cette demande a été exaucée. La providence du Père céleste a mis à la disposition du Sauveur tous les moyens d'application ; elle a suscité dans l'Eglise, le Sacerdoce, de tous ces moyens le plus nécessaire.

C'est à ce titre aussi que l'apostolat de la conversion des pécheurs nous incombe. Ne travailler que d'une manière indécise, insuffisante ou paresseuse, à cette grande œuvre de régénération et de salut, n'est-ce point nous rire du sang versé sur le Calvaire ? N'est-ce point démolir l'œuvre de la Rédemption, au lieu de l'achever ? N'est-ce point déplanter la croix, au lieu de l'enraciner au fond des âmes ? N'est-ce point stériliser délibérément la suprême prière du Sauveur ? Prenons garde !

2. — Stimulants du côté du pécheur.

On sollicite notre zèle en faveur des pécheurs à convertir. Souvenons-nous que le vrai zèle procède de la charité et qu'il est une activité d'amour mise au service des êtres que l'on veut préserver ou sauver. C'est le cœur qui fait l'apôtre. Et l'apôtre sera d'autant plus zélé que son cœur est plus sensible et plus compatissant.

Qu'il vienne donc s'émouvoir et tressaillir de pitié en face du mal dont ce pauvre pécheur est atteint, et de la triste situation qui lui est faite par son péché. Situation si triste qu'on se demande comment un cœur de prêtre peut se réjouir, tant qu'il lui reste un seul pécheur à convertir.

Qu'est-ce que le pécheur, dans l'état de péché ? — Simple analyse à la lumière d'une page de Jérémie.

C'est un esclave. — *Princeps provinciarum facta est sub tributo.* — Esclave orgueilleux sans doute, qui se glorifie de ses chaînes !

— Il y a des prêtres qui en prennent leur parti, et qui avec indifférence ou mauvaise humeur livrent à Satan, ou lui laissent entre les mains, cet orgueilleux et malheureux esclave!

Le cœur du bon et saint prêtre s'apitoie: *misertus est eis!* Sur ces chaînes qu'il voudrait et qu'il ne peut briser, il répand tant de larmes et tant de prières qu'il finira par les amollir et par en délivrer l'esclave.

C'est un délaissé. — Sedet sola civitas. — Ceux qui l'aimaient sont partis. — *Apud cum venimus*, avait dit Notre-Seigneur. Le péché a expulsé les hôtes divins. L'infortuné n'a plus personne... que nous, en attendant que ceux qui sont partis reviennent. Peut-être est-il indifférent à cette absence; il s'en moque peut-être, et depuis longtemps. Peut-être a-t-il fermé toutes les ouvertures de son âme! On regarde, on dit: c'est son affaire! — Non, ce n'est pas son affaire; c'est la nôtre à nous, prêtres. Il faut y réfléchir, s'attendrir sur une telle misère. Il faut prier, pleurer, vouloir, agir!

C'est un exilé. — Migravit Juda propter afflictionem et multitudinem servitutis; habitavit inter gentes. — Ce qu'il a perdu, ce qu'il perd de plus en plus tous les jours sans le savoir, ce sont les joies de la patrie. Il croit pourtant y être, à la patrie, dans l'assouvissement de ses passions. Mais c'est l'exil; c'est la déchéance de son droit à la vraie patrie. Et rien n'est plus triste. Et toutes les tendresses émues que nous éprouvons pour les Hébreux exilés, quand nous lisons le Ps. *Super flumina*, ce n'est pas trop de les réserver pour les pécheurs que nous connaissons, les plus vulgaires, les plus impies, des paroisses dont nous sommes les pasteurs.

C'est un condamné. — Condamné à mort; et à quelle mort! Avons-nous peur de l'enfer pour nous? sans doute. En avons-nous peur de la même manière, pour les autres? pour ceux qui non seulement en sont menacés, mais qui y sont, actuellement du moins, condamnés?

Nous connaissons par la Sainte Écriture les horribles supplices qui attendent le pécheur dans l'éternité. Plus d'une fois nous en avons frémi. Relisons-les encore. Puis recueillons-nous et disons-nous: Il y a, à deux pas de mon presbytère, tout autour de mon église, un, dix, vingt, cent, mille de ces condamnés-là, et dont plusieurs seront peut-être exécutés demain, et qui ne demeurent sur le bord d'un tel abîme que parce qu'ils ne le connaissent pas, ou parce qu'ils n'y peuvent croire. Et je puis moi, prêtre,

je puis moi seul, faire quelque chose pour eux ; je puis sauver ces condamnés. Seul, je suis auprès d'eux le représentant de la grâce de Dieu ! Une parole, une visite, un service rendu, un pardon accordé, une humiliation affrontée ou reçue, une prière, une pénitence, moins encore, suffiront peut-être, pour rendre à ces exilés une patrie, à ces délaissés un ami, à ces déçus un sauveur ! Je le puis et je ne le ferais pas?... Je ne le ferais pas hardiment, franchement et généreusement ? Alors je suis un lâche !

Plus que cela. Ah ! si Dieu prenait âme pour âme, vie pour vie ! Si Dieu allait déplacer sa vengeance ! Si ma lâcheté allait déchaîner sur mon avenir les supplices que le péché avait déchaînés sur la vie de cet égaré que je délaisse ! — Quels accusateurs terribles que ces damnés qui nous verront au tribunal de Dieu, du fond de leur enfer, et crieront vengeance ! Vengeance pour l'abandon où on les a laissés ! Vengeance pour l'injuste sévérité qui a refusé de leur faire miséricorde ! Vengeance pour l'indifférence ou le mépris qu'on leur a prodigués ! Vengeance pour la négligence qu'on a mise à les instruire, à les reprendre, à les sauver ! Quelle heure terrible que cette heure-là, pour un prêtre tiède !

Misertus est eis ! Quelle grâce à demander et à obtenir en leur faveur que cette compassion tendre et vaillante du cœur du Sauveur pour les âmes égarées et rebelles ; cette compassion émue qui repousse bien toute amertume, tout dédain, tout dureté, toute critique acerbe ; qui, même en face des procédés les plus malveillants, continue d'aimer ; à travers les projets les plus criminels, ne cesse pas de se dévouer ; et qui, malgré le plus mauvais vouloir, ne sait pas se décourager !

Parce que des circonstances douloureuses ont amoindri notre influence sociale, beaucoup se désolent et disent : On ne peut plus rien ! — Quoi donc ? Lè prêtre ! le mandataire du Sauveur du monde, le représentant de la Providence sur la terre, le dépositaire de la grâce, le dispensateur des sacrements, le prêtre ne peut plus rien ? Encore s'il s'agissait d'un milieu social inabordable, hors de portée. Mais non ; il s'agit à deux pas de nous, de cette paroisse, de cette maison, de cette famille, de ces voisins, de ces pauvres gens. — Quand on est prêtre, on peut toujours beaucoup, parce qu'on peut toujours aimer, être bon, se dévouer ; et c'est le moyen toujours heureux de rouvrir à Dieu les portes fermées, et de restaurer son culte et sa loi dans une âme, dans une famille, dans une paroisse. Heureux mille fois, ceux qui l'auront compris !

3. — Stimulants du côté du prêtre.

Le zèle de la conversion des pécheurs n'est-il pas un gage de prédestination pour le prêtre? Saint Augustin a bien dit: *Animam salvasti, animam tuam prædestinasti!*

Relire et méditer la touchante histoire de Jonathas (I. Reg., ch. 14). Au soir de la grande victoire dont il a été le héros, Saul, son père, le condamne à mort. A cette nouvelle étrange, le peuple accourt et s'écrie: *Ergone Jonathas morietur qui fecit salutem hanc magnam in Israel* — Et Saul cède à l'intercession populaire. *Liberavit ergo populus Jonatham.*

Touchant rapprochement! — Le voici au tribunal de Dieu, ce prêtre, ce pasteur d'âmes. Sa vie, hélas! n'a pas été sans défaillance. Lui aussi a été pécheur. Plus d'une fois il a donné dans les pièges d'où il détournait les autres. A certains jours, il a trouvé trop lourd, lui aussi, le joug des saintes lois, et trop incommodes les saintes délicatesses de la fidélité.

Il s'en souvient. Hélas! il ne peut pas ne pas s'en souvenir. — Et le voici tout angoissé, devant son Juge.

D'où viennent ces accents de fête qui retentissent soudain? Qui sont ces élus qui accourent? Que veulent dire ces voix d'intercession qui montent en sa faveur vers le trône de la divine Majesté?

Ah! c'est que malgré toutes ses faiblesses, ce prêtre a eu au cœur, durant sa vie, une passion sainte. Son zèle était de flamme pour la conversion des pécheurs. Il n'épargnait ni son temps, ni sa peine, pour les reconquérir à Dieu. Et c'est en grand nombre qu'il les a ramenés au bercail de Jésus-Christ.

Et les voici à sa rencontre, ces élus qui lui doivent leur bonheur éternel. Et ils disent de concert au divin Juge: *Ergone morietur... qui fecit salutem hanc magnam in Israël?* Pourriez-vous laisser périr celui qui a sauvé tant d'âmes?

Non, il ne périra pas. Il a été sur la terre un sauveur d'âmes; à son tour, il sera sauvé.

O prêtre, allez au pied du Tabernacle, réfléchir sur ce qui vous reste à faire, pour vous assurer de si précieuses intercessions.

(Documents de ministère pastoral).

La Martyre de la Foi

I. — SAINTE CATHERINE AVANT SA CONVERSION.

Elle est née de parents illustres, mais païens. Ame simple et droite, elle ne cherche que la vérité et le bien.

Or, Dieu n'abandonne jamais de telles âmes. La sainte Vierge lui apparaît, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Mais celui-ci se détourne de la jeune fille, qui en éprouve une grande peine. Comme elle apprend que l'on enseigne chez les chrétiens, elle y accourt. Quelle joie c'est pour elle d'entendre la doctrine sacrée ! Disciple docile des ministres de l'Évangile, elle demande et reçoit le baptême. La même visite lui est rendue et, cette fois, elle jouit des caresses de l'Enfant Jésus, qui lui passe au doigt un anneau mystérieux et symbolique.

II. — CATHERINE APRÈS SA CONVERSION.

Encouragée par la vision divine, elle continue l'étude de la religion chrétienne, elle y joint la science des lettres humaines et de la philosophie. A dix-huit ans elle surpasse les plus savants de sa ville.

Jeunes filles, si vous savez ainsi joindre l'étude de notre sainte Religion à la connaissance des sciences humaines, votre esprit s'illuminera, chaque jour, davantage; votre cœur se dégagera, de plus en plus, des choses d'ici-bas; votre volonté se trempera pour la pratique du bien.

Pourquoi donc y en a-t-il tant qui fuient la lumière? Légèreté, orgueil, respect humain, lâcheté, crainte de se trouver dans la nécessité de changer de vie. *Noluit intelligere ut bene ageret* (1).

Que c'est triste, honteux, funeste!

Une fois instruite, elle se met à la pratique des vertus. Elle va de progrès en progrès, devient l'exemple de toute sa ville. Tous en sont édifiés, émerveillés. Elle-même en goûte un bonheur croissant.

Jeunes filles, essayez-en donc et vous verrez combien il fait bon servir Dieu.

(1) Psaume xxxv, 4.

III. — CATHERINE APOTRE.

Ce n'est pas assez pour elle d'être chrétienne, instruite, modèle de vertus, il lui faut devenir apôtre. La foi est un trop grand flambeau pour qu'on le tienne caché sous le boisseau, un trésor trop précieux pour qu'on l'enfouisse dans la terre. Pleine de courage et de charité, elle va trouver l'empereur Maximin, lui adresse les remontrances les plus dignes et les plus fortes. L'impératrice et le général en chef en sont touchés au point de se faire chrétiens. Maximin, irrité, appelle de nombreux philosophes, afin de confondre Catherine, qui trouve là l'occasion de déployer tout son zèle. Plusieurs, en effet, se convertissent.

Jeunes filles, ne vous contentez pas d'étudier notre sainte Religion. Allez plus loin encore, montrez du zèle pour la propager et la défendre. Ne laissez passer ni une erreur sans la rétorquer, ni un ignorant sans l'instruire, ni un blasphémateur sans le couvrir de confusion, ni un égaré sans lui tendre la main.

IV. — CATHERINE MARTYRE DE LA FOI.

Plus de cinquante philosophes se sont convertis, mais les autres demeurent dans l'idolâtrie, l'empereur surtout. Il a trop de passions à étouffer. C'est là l'éternel obstacle à la conversion des impies, chez qui le cœur est plus malade que l'esprit.

Catherine est mandée et le silence lui est imposé mais vainement. Pourrait-elle ne pas faire connaître Jésus-Christ et sa Religion sainte? On la jette en prison, on la frappe de verges, on la prive, pendant onze jours, de toute nourriture. Rien n'abat son courage. Enfin, l'empereur la condamne à mourir déchirée par une roue, qui doit faire voler ses chairs en lambeaux. Mais, ô prodige du ciel! la roue se brise, et un soldat, sur l'ordre du cruel empereur, tranche la tête de la généreuse vierge.

Dieu, après sa mort, fait transporter son corps par les anges sur le mont Sinaï, où fut proclamée la Loi sainte. L'Eglise catholique lui voue un culte universel. La jeunesse chrétienne la prend pour patronne et chante ses vertus, ses combats, ses gloires. Sa patrie lui élève une superbe basilique, où, chaque année, le consul de France vient, avec tous les membres de la légation, assister à la messe solennelle de sa fête.

Jeunes filles, quel admirable modèle! Marchez sur ses traces, ne rougissez jamais de votre foi, ne craignez pas de la confesser

hautement et, s'il faut souffrir pour elle, faites-le vaillamment. Acceptez de bon cœur les mépris, les tracasseries du monde. Tout ce que vous aurez souffert pour la foi de Jésus-Christ vous sera rendu en joie et en gloire dans le ciel pendant l'éternité. *Celui qui m'aura confessé devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père* (1).

CHANOINE TOUBLAN.

(1) S. Matthieu, x, 32.



LE PRÊTRE ET LE PAUVRE. — Les pauvres doivent pouvoir s'approcher du prêtre toujours et sans crainte, et chacun, de par la charité même de Jésus-Christ dont il est la vivante image, a un droit acquis sur lui et sur les services qu'il peut rendre. Etre aimé par les pauvres, c'est pour le moins le signe le plus sûr que nous ressemblons à notre divin Maître, c'est notre récompense. Lorsque le monde travaille contre nous et dresse des embûches, nous trouvons un abri sûr au milieu de nos pauvres. Presque tous les grands de l'Eglise et de l'état étaient ligüés contre saint Thomas de Cantorbéry ; mais les prêtres pauvres et les pauvres gens, a dit l'histoire, restèrent toujours fidèles à sa cause.

(CARDINAL MANNING, *Le Sacerdoce éternel.*)

Les élus dans l'Eglise et hors de l'Eglise

CINQUIEME PARTIE.

Application des moyens de salut.

Dans quelle mesure se trouvent réalisées ces conditions de salut ?

Quelle est la situation des hommes du passé et du présent, par rapport à ces règles providentielles ?

Il est impossible de répondre avec précision à ces questions qui ne relèvent que du Juge suprême des consciences.

Essayons simplement de donner quelques indications, à la lumière de la théologie et de l'histoire.

Le christianisme naquit avec la promesse du Rédempteur, faite au premier homme, de sorte que l'idée chrétienne brille au sommet de l'histoire du monde et que l'Eglise catholique est vraiment le "*commencement de toutes choses.*"

La foi déposée alors dans le berceau du genre humain se transmet par la tradition orale des patriarches et de la société religieuse : ce fut là le véhicule ordinaire du dépôt sacré.

Malgré la corruption des mœurs et l'idolâtrie bientôt régnante, il est à croire que les vérités essentielles demeurèrent intactes dans l'esprit de bon nombre d'hommes, et que les pratiques nécessaires au salut ne cessèrent d'être en usage.

D'autant plus que des envoyés de Dieu semblent avoir eu la mission de raviver continuellement la foi et d'en maintenir l'intégrité.

Elle était d'ailleurs fixée, comme en une formule concrète et immuable, dans les rites extérieurs, simples et peu nombreux, qui avaient pour but de la manifester au dehors et de la conserver.

Done, pendant la période qui précéda la loi écrite, malgré les désordres dont la Bible atteste plusieurs fois la gravité, les conditions de salut semblent avoir été assez largement réalisées.

* * *

La législation mosaïque donna aux vérités contenues en germe dans la révélation primitive un fécond épanouissement.

En même temps elle fut un préservatif contre l'idolâtrie; le peuple israélite, malgré sa vocation sublime de précurseur, était grossier et esclave des sens; il ressemblait à ces esprits incultes dont parle Taine, et qui ont besoin de "toucher toujours des formes."

Aussi le divin Educateur multiplia les actes extérieurs du culte, les sacrifices, les purifications; mais une même idée se fait jour sous cette complexité apparente; sous ces rites multiples et divers, dans le sein du peuplé choisi, on sent palpiter le Messie promis et attendu, le Sauveur dont les mérites futurs sont le salut de ceux qui espèrent en lui.

Et la Providence qui préparait son berceau, veille avec un soin paternel sur ceux qui devaient être les ancêtres du Christ: les prophètes et les thaumaturges, la prospérité et les fléaux, les alliés et les adversaires, rappellent tour à tour au peuple de Dieu son devoir et sa vocation, et facilitent ainsi le salut des âmes de bonne volonté.

* * *

Quant aux autres peuples, ils gardaient des vestiges de la révélation primitive, qui avait pénétré partout.

Plus d'une fois sans doute, il n'en restait que d'informes débris; mais les excroissances qui défiguraient la vérité révélée ne l'avaient pas étouffée complètement; et partout, aux époques historiques les plus anciennes, on rencontre une certaine notion de l'unité de Dieu, de la loi morale et de l'immortalité de l'âme (1).

Ils avaient en plus la grâce intérieure qui n'a jamais manqué à personne, ainsi que le spectacle de la nature et des œuvres de Dieu. Ainsi, dit la sainte Ecriture (Act., XIV, 16), Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage; la création le révèle à toute conscience droite; car elle n'est, dit Platon, que l'ombre de Celui qui est.

La Providence leur ménagea encore un autre moyen: le peuple juif était pour ses voisins un foyer de lumière, et il semble avoir reçu de Dieu la mission de promener dans tout l'Orient le flambeau de la foi.

Il est possible que le premier séjour du peuple hébreu en Egypte ait exercé une influence réelle sur la religion de ce pays, et par là sur les philosophes grecs eux-mêmes qui empruntèrent certaines idées aux prêtres égyptiens.

(1) DE BROGLIE, *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions*, pp. 45-51.

Ensuite, comment l'histoire merveilleuse du peuple de Dieu n'aurait-elle pas eu un retentissement profond dans l'histoire et les systèmes religieux des autres peuples ?

Pendant la captivité, les Juifs purent encore donner à leurs vainqueurs la connaissance du vrai Dieu ; et quand ils furent mis en liberté, ils se dispersèrent un peu partout, emportant avec eux l'idée monothéiste et messianique.

Les ténèbres furent donc loin d'être complètes dans le monde avant Jésus-Christ ; elles furent traversées en tous sens par la lumière de la révélation.

Mais il faut avouer malgré cela que, dans les temps historiques, on ne trouve le monothéisme pur chez aucun peuple ; partout il est défiguré par les rêveries du panthéisme, du polythéisme et du dualisme.

* * *

L'Eglise catholique a été constituée par Jésus-Christ dépositaire de la vérité intégrale et des moyens ordinaires de salut.

Entourée d'une robe de lumière, dit Bossuet en son magnifique langage, elle occupe le sommet rayonnant sur lequel l'humanité entière est appelée à monter et où se trouvent avec elle les peuples baptisés et catholiques, ceux que Joseph de Maistre appelle les peuples " au front lumineux ".

Mais, à côté et au-dessous, il y a d'autres formes religieuses.

Par le fait du démon séparateur, dit saint Augustin, le dogme a été mutilé, les lambeaux de la Raison céleste ont été dispersés et les membres du Verbe gisent partout, lacérés.

Car, dans chacune de ces religions " à hauteur d'homme ", il y a des fragments parfois majestueux de la vérité catholique.

Nous trouvons d'abord les confessions chrétiennes. Leurs adhérents peuvent avoir une foi vraie, appuyée sur ses vrais motifs, sans qu'ils aperçoivent l'obligation d'entrer dans l'Eglise catholique ; tant est grande la force des préjugés, de l'éducation et des habitudes. Avec cette foi suffisante pour le salut, ils ont pu conserver l'usage de quelques sacrements ; par exemple, les luthériens, les anglicans ont gardé le baptême ; mais leur foi à ce sacrement est altérée par plusieurs erreurs doctrinales, et, aujourd'hui surtout, par un véritable esprit rationaliste ; de sorte que l'Eglise catholique, avant de reconnaître la validité du baptême conféré par eux, s'impose une enquête sur chaque cas particulier.

D'autres, par exemple, les schismatiques orientaux, ont conservé

le sacrement de pénitence, dont la validité est assurée au moins à l'heure de la mort, puisque l'Eglise donne à tous les prêtres dont l'ordination a été valide, la juridiction sur tout pénitent en danger de mort.

Il y a ensuite les sectes non-chrétiennes qui professent le monothéisme; par exemple, les Juifs, les Mahométans. La croyance aux dogmes fondamentaux qu'ils ont conservés, repose sur une autorité traditionnelle venant de la révélation; ils peuvent donc avoir la foi nécessaire au salut, et aussi les autres dispositions requises pour la justification. Malheureusement cette autorité de la révélation a fléchi dans bien des esprits; il y a chez beaucoup de disciples du Coran, une perversion profonde du sens moral; quant aux Juifs, personne n'ignore que beaucoup d'entre eux ont plutôt foi en Mammon qu'au Dieu de Moïse!

Enfin il reste les sectes non monothéistes, qui ne croient pas au vrai Dieu.

Ce genre d'infidélité s'étend comme un linceul funèbre sur une partie considérable du globe.

Il faut avouer que les peuples qui en sont enveloppés sont les plus déshérités au point de vue religieux.

Cependant leur situation offre plus d'un côté consolant.

D'abord la prédication des missionnaires a jeté dans le monde entier des lueurs dont beaucoup de ces infidèles ont pu déjà apercevoir le reflet.

Ensuite, on trouve chez tous, à travers les superstitions du fétichisme et la croyance aux mauvais génies, l'idée d'un être supérieur qui récompense et qui punit, ainsi que les premières notions de l'ordre moral, et le bouddhisme qui semble si éloigné de la vérité catholique, ne fait pas exception.

Il faut bien le remarquer encore; ce n'est pas, comme on l'a cru quelquefois, une chose matérielle qu'honorent les adeptes du fétichisme; ce sont plutôt les génies inférieurs à qui Dieu a confié le gouvernement du monde. Dans une réunion de prêtres, à Paris, Mgr Le Roy, supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit, qui a passé de longues années en Afrique, disait, le 11 janvier 1899: "On a dit que le sauvage se prosternait devant un morceau de bois, en tant que bois; c'est une fausseté: le païen ne se prosterne devant un morceau de bois que parce qu'il le croit influencé par le surnaturel." Comme il ne peut concevoir les êtres spirituels, il les suppose toujours plus ou moins unis aux choses matérielles.

On s'est demandé comment ces sauvages peuvent avoir, des

deux vérités nécessaires, l'existence d'un Dieu juste, une foi vraiment divine et appuyée sur une révélation dont ils n'ont pas l'idée.

Il faut bien admettre d'abord que la manière d'arriver au vrai la mieux adaptée à leur situation, c'est moins de le découvrir par eux-mêmes que de recevoir des notions toutes faites.

Il est donc tout naturel qu'en religion ils croient ce qu'ont cru leurs ancêtres, c'est-à-dire ce que ceux-ci ont reçu de leurs pères.

Et la première origine de ces connaissances religieuses, dit fort justement l'*Ami du Clergé* (1), se perd dans un mystère qui "implique quelque chose de divin", peut-être une révélation proprement dite et des rapports directs de la Divinité avec les premiers hommes.

"Ils croient, parce qu'on leur a dit, et finalement, en analysant cet *on*, il s'y trouve Dieu: c'est le vrai motif de la loi divine."

* * *

Supposons maintenant que le surnaturel ne soit pas même en germe dans certaines religions plus grossières.

Dieu abandonnera-t-il les êtres dégradés qui les professent?

Non, répond hardiment saint Thomas, avec toute la tradition théologique; Dieu leur enverrait plutôt un ange, pour leur enseigner ce qui est nécessaire (2).

"La belle machine que cet Ange!" s'écrie Rousseau.

A. Nicolas a mieux compris la pensée du Docteur Angélique; ce n'est, dit-il, "qu'une manière d'exprimer la bonté de Dieu et la charité de la doctrine catholique qui conçoit plutôt une exception aux lois de la nature que la perte d'un seul homme de bonne volonté (3)".

En effet, supposons un homme à la conscience droite et honnête qui observe de son mieux, avec les secours ordinaires de Dieu, les prescriptions de la loi naturelle, telle qu'il la connaît.

De telles âmes existent, nous disent les missionnaires qui les rencontrent; on en trouve qui, sans avoir jamais entendu parler du vrai Dieu, semblent l'avoir deviné et même presque aimé: le cœur n'a-t-il pas comme l'intelligence ses intuitions et ses révélations?

(1) 5 Décembre 1901.

(2) *De Veritate*, q. XIV, a. 11. ad lum.

(3) *Etudes philosophiques*, t. III, ch) XIV.

Elles n'opposent à la grâce aucun obstacle ; sans avoir rien fait pour la mériter, puisqu'elle est absolument gratuite, elles lui offrent cependant un terrain mieux préparé. Car, si Dieu sait faire de l'obstacle un moyen et un levier et trouver dans nos fautes elles-mêmes une occasion de manifester sa miséricorde, plus souvent il adapte l'action de sa grâce à la condition des hommes qu'il veut attirer à lui.

Les quelques idées religieuses dont vivent les infidèles, si grossières qu'elles paraissent, sont comme une pierre d'attente, une préparation lointaine à la vérité complète. Avant d'être chrétiens, par le fait qu'ils obéissent à la voix de leur conscience, ils sont déjà les disciples du Verbe éternel qui, avant de nous apparaître sous les traits de l'Homme-Dieu, est la "Raison souveraine" dont toute intelligence est un reflet, et qui se révèle à tous les hommes par les lumières de la raison naturelle.

Dieu se doit donc à lui-même de venir à leur aide et de faire apparaître à leur ciel l'étoile qui les conduira au but de toute destinée humaine, c'est-à-dire à la lumière de la foi et au sein de l'Eglise.

Il peut assurément à cette fin leur envoyer un ange ; car, dit saint Paul (Hebr., I, 14), la mission des esprits célestes est d'aider les élus dans la préparation de leur éternel avenir.

Mais il peut aussi actionner directement les esprits et les cœurs, et faire briller aux yeux des infidèles cet éclair d'en haut qui s'appelle la grâce ; n'est-il pas le foyer auquel s'allume toute intelligence ?

Le Verbe est le séjour de nos intelligences,
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps (1).

Fénelon décrit avec bonheur ce travail de la grâce. "Je crois avec saint Augustin, que Dieu donne alors un premier germe de grâce intime et secrète qui se mêle imperceptiblement avec la raison, et qui prépare l'homme à passer peu à peu de la raison jusqu'à la foi. C'est ce que saint Augustin nomme : *inchoationes quædam fidei conceptionibus similes*, une ébauche de la foi se cachant sous la forme d'une pensée. Dieu mêle les commencements du don surnaturel avec les restes de la bonne nature (2)."

Quelquefois donc, la grâce prend la forme d'une pensée purement subjective et d'un fait exclusivement psychologique ; par ce

(1) Alfred de Vigny.

(2) Fénelon, *Lettres*.

“sens du divin” qui est au sommet de toute intelligence, l'âme s'ouvre à l'action de Dieu. “Heureuses, dit *l'Imitation de Jésus-Christ*, les oreilles qui perçoivent les ondulations de ce divin murmure!” Heureux ceux qui entendent ce langage lumineux que Dieu tient au fond des consciences et que Bossuet appelle “les occultes et particulières insinuations de la vérité.”

D'autres fois et plus souvent, la grâce s'enveloppe de circonstances extérieures qui sont comme les messagères de la Providence; l'histoire de la grâce nous en fournit des exemples remarquables; saint Augustin est attiré par un livre, les mages par une étoile, les Apôtres par la pêche; et au XIXe siècle, à l'aide de divers moyens extérieurs, la grâce a fait d'illustres conquêtes, encore présentes à l'esprit de tous.

Enfin il arrive que Dieu complète par les ministres de son Eglise l'œuvre commencée au dedans par la grâce; c'est ainsi que saint Pierre fut envoyé miraculeusement au centenier Corneille (Act., X), et saint Paul aux Macédoniens (Act., XVI).

Les formes que revêt la grâce sont donc multiples et variées; mais le résultat est toujours le même: c'est l'envolée sublime de l'âme qui, ayant reçu ce “coup au cœur”, s'oriente peu à peu vers l'au-delà mystérieux dont les lumières naissantes de la foi lui font pressentir l'aurore!

J. LAXENAIRE.

Méthodes et formules pour bien entendre la messe ⁽¹⁾

I

Ce livre modeste ne vient pas remplacer les nombreux ouvrages qui traitent, quelques-uns excellemment, du Saint-Sacrifice de la Messe, tant au point de vue du dogme, que de celui des cérémonies et de la piété.

S'il ne vient pas les remplacer, il ne vient pas non plus s'y ajouter sans raison. N'ayant pas la prétention de mieux faire, il

(1) Voir aux annonces.

veut autrement. En effet, le but de ce livre est un but éminentement pratique : offrir des méthodes et surtout des formules, qui permettent de bien entendre la Messe, en employant à une simple lecture méditée la demi-heure qu'elle occupe.

Beaucoup de personnes, pour raviver leur attention, ont souvent recours à divers ouvrages de spiritualité ; mais elles sont par là même exposées à voir leur esprit entraîné loin de l'autel par des considérations qui peuvent être fort belles, mais qui ne s'y rattachent pas. Dans ce livre, au contraire, tout y retient ou y ramène. Il ne s'y trouve pas une ligne qui ne soit un rayon émanant de l'Eucharistie, ou un regard tourné vers elle.

Poursuivant une adaptation plus précise encore, la *méthode générale* appliquée aux diverses successions liturgiques de la messe les diverses parties du sujet offert à la méditation de chaque jour : l'union ne saurait donc être plus complète.

II

Mais quels sont les sujets choisis ? Les sujets eucharistiques, à bon droit, prennent le premier rang. Jésus s'y révèle à nous sous un jour de plus en plus lumineux et sous un aspect de plus en plus émouvant, à mesure que se développent, comme sous nos yeux, les conditions de son Etat et de sa Vie dans le Saint-Sacrement.

Il y a là de vraies merveilles. Nous ne les connaissons jamais toutes.

Ces pages soulèvent à peine le voile qui les couvre ; et cependant, mille fois peut-être, sous l'éclat de quelques nouveaux rayons échappés de ses ombres, nous serons tentés de nous dire : c'est trop beau, c'est de l'imagination, c'est du rêve !

Non, c'est l'apparition du réel ; et, s'il vous en arrive aujourd'hui uné lueur plus vive, c'est que vous avez mis, à le contempler, une attention plus profonde.

Ainsi, le soir, quand la nuit tombe, nous voyons dans le champ du ciel éclore quelques étoiles, puis d'autres et d'autres encore jusqu'à ne pouvoir plus les compter.

* * *

Les merveilles sacrées de la divine Eucharistie, imprévues et sans nombre, sont ses aspects divers, ses reflets projetés vers nous, ses harmonies et ses saveurs.

Les âmes intérieures qui les découvrent ne s'en étonnent pas. Les autres..., même les âmes chrétiennes, en restent parfois troublées.

* * *

Beaucoup les ignorent ou les négligent, et celles-ci nous font songer à ces peuples qui bâtissent leurs demeures et sèment leurs moissons sur un sol où dorment enfouies des mines d'or et de diamant.

* * *

Ou plutôt elles ressemblent hélas! à ces personnes inconscientes, qui abandonnent un objet d'art au milieu d'insignifiants débris.

III

Le premier volume, qui paraît aujourd'hui, ne cherche pas ailleurs sa matière. Il n'en sera pas ainsi du deuxième, qui demandera leur juste contribution aux sujets les plus chers à la piété.

* * *

Appliquant à la messe les divers états de l'âme, les principales lois de la vie spirituelle, ainsi que les dévotions les plus sanctifiantes, il donnera une formation en quelque sorte eucharistique: L'Eucharistie n'est-elle pas le foyer d'où rayonnent toutes les vérités chrétiennes, le centre vers lequel convergent tous les sentiments religieux!

* * *

Sous cette variété de points de vue, l'audition de la messe n'est plus une répétition fastidieuse des mêmes prières, ou un vague recueillement vide de pensées; elle devient le mémorial des merveilles de Dieu, l'école de la perfection, et, pour plusieurs peut-être, le refuge ouvert à toutes leurs détresses.

IV

Prenez ce livre, âmes pieuses, qui chaque jour vous retrouverez au pied du Saint Autel; vous surtout qui souffrez de voir s'épaissir ses ombres et s'éteindre vos impressions. Peut-être trouverez-vous dans ces simples formules, quelques clartés qui rendront plus transparentes ces chères merveilles, quelques accents émus qui réveilleront vos sentiments assoupis, quelques échos du moins de votre propre cœur.

* * *

Prenez-le vous aussi, personnes moins initiées aux secrets de nos Saints Mystères, et qui n'apportent qu'une attention fugitive à la messe de chaque dimanche; il vous mettra en face "*d'un Dieu que vous ne connaissez pas*"; et, s'il provoque l'étonnement de votre raison, dites-vous que de si grandes choses valent du moins la peine d'être considérées de très près.

* * *

Prenez-le, jeunes filles chrétiennes, qui sentez l'instinctif besoin d'un appui, l'éveil des pures tendresses, la soif sublime de tous les dévouements; l'hôte du tabernacle se fera l'objet de ce noble idéal. Ce livre vous dira son amour, ses souffrances, le rôle sanctificateur qu'il remplit. Formées par de tels exemples vous irez dans le monde avec une âme haute et sereine, capable de tous les devoirs, sensible à toutes les bonnes affections.

* * *

Jeunes gens, ne repoussez pas cette lecture, comme si Jésus n'était pas digne d'être connu de vous dans son intimité. Mais! son intimité c'est sa vie, c'est son âme! Qui ne le connaît pas ainsi est à peine un chrétien. Qu'êtes-vous, en effet, si de l'enseignement contenu dans la foi vous retenez les seules vérités qu'enseigne déjà la raison; si vous ne connaissez Jésus que de surface; si votre cœur reste muet pour lui! Vous serez... hélas! vous êtes responsables de l'abaissement religieux parmi nous; vous êtes responsables surtout de ces fautes où vous tombez par défaillance, quand l'aliment est près de vous!... Ah! si les vaillantes générosités de la jeunesse catholique, en grand nombre se vouaient à Jésus, la face des choses serait bientôt changée!

* * *

Laissons-nous à l'écart les chers préférés du Sauveur, les enfants. Offrez ce livre aux premiers communians. S'il vous paraît d'une doctrine trop élevée pour eux, rappelez-vous que la pureté du cœur offre un chemin ouvert à la lumière, que l'humble simplicité attire les confidences divines, et que la grâce, instinct sacré, devance la raison, la supplée au besoin et souvent la dépasse. Mais d'ailleurs, ce livre n'aura pas épuisé ce jour-là sa vertu. Précieusement enfermé, comme tant d'autres souvenirs, dans un respectueux oubli, il reparaitra peut-être à un moment de deuil ou de danger, encore imprégné d'innocence; alors le regard exercé par la vie, rendu plus pénétrant par la douleur, contempera longuement ces vérités augustes, qui ne furent qu'un doux éclair pour l'enfant d'autrefois.

V

Quand le corps humain subit une crise, le sang reflue vers le cœur. L'Eglise est sous le coup d'une crise redoutable. Ames chrétiennes, parcelles vivantes de ce grand corps mystique, refluez vers le Tabernacle où palpite le cœur de Jésus.

La Béarnaise

La voix des cascades gémissait
comme une prière sans fin....
(F. OZANAM, *Pèlerinage au
pays du Cid.*)

I

Dans un petit salon situé au premier étage du plus confortable hôtel d'une ville d'eaux des Pyrénées, une jeune femme en gracieux négligé du matin était assise au piano, et faisait courir ses doigts sur les touches sans paraître songer le moins du monde à ce qu'elle jouait. De temps à autre elle se levait, consultait la pendule, et, s'approchant des croisées, jetait un regard sur l'avenue des bains où passaient de nombreux promeneurs ramenés en ville par l'heure du déjeuner.

Enfin le galop d'un cheval se fit entendre, et un élégant cavalier arriva devant l'hôtel, sauta de sa monture et monta rapidement l'escalier.

La jeune dame courut au-devant de son mari avec une joie d'enfant.

— Que je suis contente, s'écria-t-elle, enfin vous voilà! Avez-vous fait bonne promenade, cher Léon?

— Elle eût été charmante si vous m'aviez accompagné, chère Géraldine. Nous la ferons ensemble dès que vous serez guérie. Vous vous êtes ennuyée?

— Pas du tout, mais je vous attendais impatiemment parce que j'ai une nouvelle à vous annoncer. Devinez!

— Hé, que voulez-vous que je devine? Avez-vous reçu des lettres?

— Pas une, je n'ai vu personne, je n'ai pas lu un seul journal, je ne suis pas sortie, et j'ai une grande nouvelle à vous dire. Devinez donc! une chose que vous désirez passionnément.

— Oh! ce que je désire le plus au monde, c'est de vous voir guérie.

— C'est fait! dit Géraldine. J'ai retrouvé ma voix. Ecoutez! Et elle se mit à vocaliser merveilleusement.

— Taisez-vous! de grâce, s'écria Léon. Vous allez vous fatiguer. Oh! que je suis heureux! quelle belle offrande je veux faire faire à Notre-Dame des Victoires! Mais il ne faut plus risquer de perdre votre voix; vous ne chanterez plus que pour moi seul.

— Je vous le promets, mon ami, commençons tout de suite. Mettez-vous au piano: accompagnez-moi *Sombres forêts*, je vais le chanter comme au temps de mes plus grands triomphes, comme je l'ai chanté aux Tuileries.

Léon préluda, et le couple musicien se surpassa.

Léon et Géraldine se croyaient bien seuls, mais l'une des croisées était entr'ouverte, et le papillon gris passait sur l'avenue. Il entendit le chant, entra dans l'hôtel et vint écouter à la porte. Puis, l'air étant fini, il frappa doucement avec le pommeau d'or de sa canne.

Ne criez pas à l'invraisemblance, ô lecteur, ce papillon était un savant docteur de la faculté de Montpellier, médecin des eaux d'Aiguesvives depuis trente ans, et que sa vivacité méridionale, ses grâces et son humeur volage avaient fait surnommer ainsi.

— Entrez! dit Léon.

Et le papillon gris, son chapeau à la main, correctement vêtu de noir, le visage souriant et vermeil sous ses cheveux blancs frisés avec soin, entra sur la pointe du pied, faisant mille révérences, et s'excusant de venir si matin.

— Un médecin peut venir à toute heure, dit Géraldine, et surtout un médecin tel que vous, docteur. Savez-vous que vous m'avez guérie?

— J'y comptais bien, belle dame, dit le papillon en prenant l'air vainqueur. Je viens d'en avoir la preuve. Je vous ai entendu, ô divin rossignol! Non, les récits de vos admirateurs ne m'en avaient pas assez dit: votre voix est céleste!

— N'est-ce pas, docteur? dit le bon Léon. Aussi, jugez de mon chagrin, quand je vis cette voix compromise, presque perdue! Ah! je suis le plus heureux des hommes!

— Et moi donc! Quel succès! quel honneur pour nos eaux! guérison complète en moins de quinze jours! Et, de plus, j'étais au désespoir, ce matin. Je longeais l'avenue, cherchant à quel arbre je pourrais me pendre, quand j'entendis cette délicieuse voix qui me rendit l'espoir et me sauva la vie.

— Voilà qui est fort! s'écria Géraldine en riant; et d'où provenait cet affreux désespoir, docteur?

— Voici le fait, madame; deux excellentes musiciennes, mesdames de Mifado et Bemoli, de Toulouse, m'avaient gracieuse-

ment promis leur concours pour le concert de charité que j'ai organisé et qui aura lieu ce soir. Et les voici qui me manquent à la fois. L'une s'est foulé le pied en tombant de cheval ce matin, l'autre a une fluxion, et ce sont des chanteuses, c'est-à-dire ce qui fait le charme d'un concert; car, entre nous, que sont les instruments près des voix, et surtout des voix féminines? Rien du tout, absolument rien. Enfin, j'étais au désespoir comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, lorsque je vous entendis, madame. Grâce à vous, mon concert sera ravissant.

— Mais, dit Géraldine, vous comptez sans votre hôte, docteur. Je viens justement de promettre à mon mari que je ne chanterais plus que pour lui.

— Les pauvres doivent être exceptés, madame, n'est-ce pas, monsieur?

— Je laisse toute liberté à madame de Caverley, dit Léon; mais je crois qu'elle ferait mieux de ne pas chanter d'ici à quelque temps pour consolider sa guérison.

— Inutile précaution! dit le docteur. Je connais l'effet de nos eaux. Les bienfaits de la nymphe d'Aiguesvives sont sans repentir. Croyez-moi, madame peut chanter.

— Impossible, docteur, je n'ai pas de toilette convenable, Je suis venue ici en malade, et je n'ai apporté que des robes de chambre et un habit de cheval.

— Ta, ta, ta! fit le docteur; il y a toujours des doubles fonds aux caisses des Parisiennes. Regardez-y bien.

— Je n'ai pas de musique.

— J'ai chez moi toutes les romances, partitions, mélodies et cantates possibles et imaginables, dit le docteur.

— J'ai laissé à Paris mes diamants.

— Vous mettez des fleurs, madame; qui se ressemble s'assemble.

— Ce docteur est du dernier galant, dit Léon: je crois qu'il va gagner son procès.

— Oh non! dit Géraldine. J'ai trop peur de mal chanter.

— *C'est à quoi Bourbon n'entend rien!* s'écria le docteur; voyons, que faut-il faire? Faut-il me mettre à vos pieds?

Et il s'y précipita avec des façons si comiques que Géraldine, mourant de rire, promit tout ce qu'il voulut.

— Allons, dit Léon, voilà qui est convenu. J'en conclus qu'il faut déjeuner. Soyez des nôtres, irrésistible docteur.

Et le papillon gris offrant son bras à la jeune dame passa avec ses hôtes dans la salle à manger.

JULIE LAVERGNE.

(A suivre).